

**FRÉGAULT, GUY, de l'Académie canadienne-française,
vice-doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal,
La Guerre de la Conquête, Collection Fleur de lys, Fides,
Montréal et Paris, 1955, 517 p.**

Lionel Groulx, ptr

Volume 9, numéro 4, mars 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301794ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301794ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1956). Compte rendu de [FRÉGAULT, GUY, de l'Académie canadienne-française, vice-doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, *La Guerre de la Conquête*, Collection Fleur de lys, Fides, Montréal et Paris, 1955, 517 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(4), 579–588.
<https://doi.org/10.7202/301794ar>

LIVRES ET REVUES

FRÉGAULT, GUY, de l'Académie canadienne-française, vice-doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, *La Guerre de la Conquête*, Collection Fleur de lys, Fides, Montréal et Paris, 1955, 517 pages. Introduction (8-11) ; Sources (461-477) ; Bibliographie (479-485) ; Index (487-514) ; Table des cartes (515). Ouvrage in-8, cartonné avec chemise.

Un excellent collaborateur nous avait promis le compte rendu de cet ouvrage. Au dernier moment il en est empêché. On nous pardonnera de nous acquitter de la tâche d'une manière forcément rapide et superficielle.

La guerre de la conquête au Canada, événement d'envergure bien fait pour tenter un historien. Par les répercussions qui s'en suivraient dans l'histoire des États-Unis, de l'Angleterre, de la France et d'abord du Canada, cette tranche de la guerre de Sept ans prend place assurément parmi les faits les plus considérables de l'histoire du Nouveau-Monde. A peine y pourrait-on comparer le séisme révolutionnaire qui, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, allait secouer l'Amérique espagnole et portugaise, et jeter, dans la vie internationale, une vingtaine de jeunes États. De ce chapitre d'histoire, M. Frégault ne s'est pas caché l'ampleur. Les premiers chapitres de son ouvrage nous décrivent les combattants, leurs sentiments, leurs idées : contexte de faits de caractère impératif, inventaire de près de quatre-vingts pages. Au premier plan, les combattants en chef, dirions-nous, l'Angleterre et la France, leurs ressemblances et dissemblances : pays de tradition et de civilisation chrétiennes, pays de structure capitaliste, pays d'empire, mais aussi pays en opposition par leur régime politique, par leur notion de la liberté, par leurs convoitises concurrentes dans l'expansion coloniale. Pays qui déjà, d'un bord à l'autre de la Manche, se brocardent de vertes diatribes. Puis, voici les coloniaux,

coloniaux assez évolués pour se sentir déjà « différents » du métropolitain, médiocrement fiers du lien ombilical, même s'ils ne peuvent ni n'osent s'en passer. Coloniaux en qui, et même au Canada, se découvriraient déjà un certain « esprit national » (96), fort portés à juger sans ménagement le parent d'outre-mer, à lui reprocher en particulier son égoïsme, ses prétentions à la supériorité, et à laisser se développer entre eux et lui, des malentendus qui tournent facilement à l'aigreur (94). Coloniaux qui pourtant, à l'heure du danger, se collent à la métropole parce qu'ils se sentent engagés dans une partie qui les dépasse, où se joue tragiquement leur destin.

Ainsi sommes-nous amenés aux causes profondes, inéluctables, de la guerre prochaine. Rien de simple en ce casus belli, mais le multiple, l'enchevêtrement ou plutôt la conjuration des intérêts et des passions qui peuvent s'agiter dans ces conflits des hommes et des peuples : soucis politiques et économiques ; rêves de domination, rêves d'empire ; des deux côtés, faim d'espace et de sécurité, le tout s'aigrissant par les ambitions adverses d'oligarchies puissantes, intempérantes : l'oligarchie anglo-américaine impatiente de trancher le cordon de ses Alleghanys, sidérée par le mirage des magnifiques plaines de l'Ohio, déjà engagée en ces plaines par des convoitises immobilières, par le pactole de la fourrure, et d'autant plus tentée que plus fragiles lui paraissent les frontières et plus faible le rival ; l'oligarchie canadienne, quant à elle, en parfait accord, du reste, avec son gouvernement, incapable de rien céder de son aire impériale, parce que, pour elle comme pour la colonie, tout s'y affirme vital ; parce que les articulations de son pays, articulations fluviales ou terriennes, tant à l'est qu'à l'ouest, surtout à l'ouest, sont fonctions de nature, fonctions de respiration : l'est, chemin de l'Europe, de la France ; l'ouest, réservoir principal et prodigieux de la fourrure, patrie des Indiens alliés, alliés commerciaux et militaires. En définitive, pas d'autre conclusion que celle-ci : impossible co-existence des deux empires en Amérique du Nord. « En d'autres termes, note l'historien, il se révélait impossible de concilier les intérêts vitaux du Canada et les aspirations naturelles de l'Amérique britannique » (110).

Co-existence qui paraît également inadmissible à la Grande-Bretagne. Sur ce point on peut différer d'opinion, croyons-nous, avec l'auteur, pour qui, même en 1754, ni les politiques ni les hommes d'affaires anglais « ne se sentiraient séduits par l'idée d'empire », pas plus qu'ils n'ambitionneraient « de colorer en rouge toute la carte de l'Amérique du Nord », surtout au prix d'une guerre. L'aspiration impérialiste, c'est fait d'histoire bien établi, gît et se développe congénitalement dans l'esprit de ces États insulaires qui ne peuvent rêver d'expansion territoriale que sur la mer et par la mer. L'auteur a, du reste, quelque peine à établir son affirmation, tellement les textes qu'il rapproche s'avèrent contradictoires et trahissent à tout le moins de l'hésitation dans les diverses couches du peuple anglais. Après 1750 le mot « empire » est déjà dans toutes les bouches en Angleterre. Hésitation, du reste, de courte durée, si hésitation il y eut. Moins d'un an suffira à tout dissiper. Dès le printemps de 1755, l'historien est obligé de noter ce fait : « Puisqu'elle la veut, l'opinion britannique aura donc sa guerre » (127). De même doit-il noter, vers le même temps, « la résolution acharnée et le sens aigu de l'empire qui animent l'oligarchie anglaise et, avec elle, la nation » (206). Un homme, comme il s'en trouve toujours pour donner au cours des événements la chiquenaude décisive, va d'ailleurs faire cesser l'hésitation et fournir à la guerre qui s'engage, ses objectifs précis, objectifs authentiquement impérialistes. M. Frégault a eu raison de mettre en relief le rôle de William Pitt à cette heure mémorable de l'histoire de son pays. C'est Pitt qui hissera au premier plan l'aspect colonial du conflit, y subordonnera carrément la guerre européenne, fera l'accord entre les appétits économiques et politiques du peuple anglais, donnera à choisir à ses compatriotes, entre l'Europe ou l'Empire, pour enfin leur montrer, dans la conquête du Canada, la base américaine indispensable à leur domination future (162, 206, 223, 255, 289).

Je ne poursuis pas plus loin l'analyse de ces chapitres pleins à déborder. Dans la distribution et l'ordonnance de ses matériaux, l'auteur échappe-t-il à toute incohérence ? J'avoue qu'après avoir lu le premier chapitre : *Sentiments, idées et faits*, on se défend mal d'en trouver quelques redites ou reprises dans le

chapitre: *Le Choc*, et même un peu dans toute la suite du livre. Dirai-je même qu'entre le reste de l'ouvrage et le premier chapitre qui en pose les bases, on souhaiterait un lien logique plus apparent ? Après l'*Année de Chouaguen*, qui raconte déjà l'un des revers les plus cinglants des Anglo-américains, comment ne pas éprouver quelque surprise devant le titre du chapitre suivant: *Revers britanniques* ? Pourquoi aussi, — mais ce n'est là qu'un détail — pourquoi l'historien esquive-t-il toute explication du massacre de la garnison anglaise de William-Henry, massacre perpétré par les Indiens alliés des Français ? « Il n'entre pas, écrit-il, dans le cadre de notre étude d'examiner de près cet épisode. » Mais pourquoi donc ? Eût-il été si difficile de s'en tirer, au moins par une note, telle cette note de quatre pages accordée à Rigaud de Vaudreuil (195-201) pour rendre justice au frère du gouverneur dans la prise de Chouaguen ?

Ce qu'il faut louer sans restriction, dans l'ouvrage, c'est l'abondance, j'allais dire le luxe de la documentation, même si l'auteur a fouillé les archives américaines plus que les autres. Peut-être l'impression nous viendra-t-elle parfois qu'on nous jette à la tête tout un fichier. Mais ce fichier éclaircit tant de choses. Et faut-il se plaindre de se trouver en face d'une documentation apparemment exhaustive ? L'historien a pu ainsi nous décrire, année par année et souvent presque jour par jour, les jeux et calculs des milieux d'affaires et de finance en Amérique, en Angleterre, en France, les retournements de l'opinion, de la stratégie militaire, les ressorts changeants de la diplomatie.

L'on ne lira pas sans émotion quelques-uns des derniers chapitres: « L'année de Québec », « La Chute du Canada » qui aboutissent à l'angoisse de la fin. Chapitres aux contrastes saisissants. Une Angleterre unanime derrière l'homme qui incarne sa résolution farouche, une Angleterre cabrée dans son effort de jeune géant pour saisir la proie où elle sait fonder sa puissance; mais hélas, en face de l'implacable rivale, une France, en pleine désintégration, affaiblie, désarticulée en tous ses ressorts. Et de même, au Canada, pendant que l'ennemi paraît devant Québec, puis remonte le fleuve, dans une sorte de marche triomphale, voici l'empire franco-américain qui s'écroule lambeaux par lam-

beaux, qui se rétrécit au petit carré montréalais, et voici la résistance du petit peuple qui s'effondre, se dissout lamentablement jusqu'au jour de la capitulation finale, le 8 septembre 1760. Sombre peinture d'une sombre époque. En cette histoire de guerre, des critiques ont reproché à l'auteur sa façon de narrer les batailles, maigrement ou point décrites. Reproche injuste. On ne saurait exiger de l'historien qu'il se comporte en spécialiste de la stratégie ou de la tactique militaires. On trouvera cependant, dans *La Guerre de la conquête*, encore que M. Frégault décrive rapidement la bataille de Carillon, on trouvera, dis-je, d'excellentes descriptions de la défaite de Dieskau, de la rencontre de la Monongahéla, de la prise de Chouaguen, de la lutte autour de Louisbourg, de la bataille de Sainte-Foy. Et il faudra savoir gré à l'auteur, dans son parallèle de Vaudreuil et de Montcalm, d'avoir une fois de plus, ramené ce dernier à sa juste taille. Montcalm aura été longtemps l'idole intouchable. Admiration où il entrait, à n'en pas douter, beaucoup de sentiment colonialiste, ferveur candide du colonial pour le personnage métropolitain. Le bilieux général a joui, jusqu'ici, d'une réputation passablement gratuite, établie sur une documentation trop incomplète et trop unilatérale. En son analyse des faits et gestes du personnage, M. Frégault a peut-être mis, pour sa part, un peu d'insistance polémique, sinon de passion. C'était superflu. Les singuliers comportements du marquis de Montcalm, seul responsable de la conduite de la guerre en 1759, ses hésitations, son impuissance à rien décider, sa suffisance devant les avertissements, les mises en garde de Vaudreuil, son coup de tête de la fin, tout cela bien démontré, bien étalé, par documents irrécusables, jette proprement dans la stupeur. La cause est jugée. L'idole ne peut plus cacher ses pieds d'argile.

* * *

Chose singulière, ce n'est pas à la partie proprement historique de cet ouvrage que paraissent s'attacher les critiques — je ne dis pas la critique. C'est plutôt aux conclusions de l'auteur. Conclusions anticipées, pourrait-on soutenir, qu'on se figure davantage à leur place, après les premières périodes du Régime

britannique, alors que la conquête aurait eu le temps de manifester sa malfaisance. Mais, en ces conclusions, et voire ici et là, en dehors d'elles, l'historien se serait-il accordé quelques affirmations trop tranchantes, trop affranchies de nuances ? Avouons-le tout de suite : les conclusions de la *Guerre de la conquête* ont un peu le ton et la saveur douteuse d'une oraison funèbre. M. Frégault écrit, par exemple, dès son Introduction (p. 9) : « Il y a un Canada en 1754 . . . En 1764, il ne survit plus que des Canadiens — sans Canada, comme depuis 1713, il ne subsiste plus que des Acadiens — sans Acadie. » Magnifique choc de mots. Mais n'y a-t-il pas quelque exagération à prétendre assimiler le sort des Acadiens expulsés de leur pays, au sort des Canadiens restés chez eux ? Ne serait-ce pas une autre exagération que de laisser entendre que ces vaincus restés dans leur pays, y restent sans pays ? Certes, je ne veux pas minimiser les effroyables conséquences de la conquête. Le Canada d'hier, en tant qu'empire, est disparu. La gouverne de ce qui en reste est passée à d'autres. Mais est-ce à dire que les capitulations de 1759 et de 1760, puis le traité de cession, aient fait des Canadiens des dépossédés, des *out-law* ? Ils ne sont plus seuls, sans doute, à posséder leur Canada. D'autres désormais le possèdent avec eux et ne se priveront pas de le leur faire sentir. Mais reconnus officiellement et dès le début, pour des sujets britanniques, les Canadiens n'ont-ils pas quelque raison de se croire, même si l'on veut à parts fort inégales, co-partageants de leur Canada ? Ce Canada, la Proclamation royale de 1763 va considérablement le rapetisser. Mais, dans cette vallée du Saint-Laurent devenue leur réduit, peut-on contester aux Canadiens leur qualité ou leurs titres de grands propriétaires du sol ? Le conquérant lui-même n'y a jamais songé. En tout cas, le sentiment d'être encore chez eux n'a jamais, semble-t-il, quitté les conquis. Lorsque bientôt, vers 1820 et plus tard vers 1834, ils réclameront pour leurs fils, leur part des terres de la couronne, sur quoi fonderont-ils leurs réclamations, sinon sur leur droit sacré à l'héritage des ancêtres ?

M. Frégault écrit encore (p. 457) : « la conquête . . . a disloqué leur société [la société des Canadiens] supprimé leurs cadres . . . » Encore cette fois, n'est-ce pas un peu forcer les mots ? Cadres ébranlés, quelques-uns démolis, sans doute. Mais cadres

supprimés ? Et tous sans distinction ? Les vaincus, je ne le conteste point, ont perdu la direction politique et économique de leur pays. Et lors même qu'après 1840 et 1867, ils auraient recouvré quelques miettes de ce qu'ils avaient perdu, l'on ne dira jamais assez l'affreux retentissement, en leur vie, de cette défaite et servitude. Mais peut-on soutenir, en toute vérité, que tous leurs cadres, jusqu'aux derniers, leur aient été ravis ? Car enfin ces cadres ou institutions sociales, de bons observateurs et même des historiens ont cru en apercevoir quelques-uns : par exemple et en premier lieu, un type de famille, type de famille communautaire dont les sociologues ont coutume de faire état et qui subsiste après la conquête ; puis, au-dessus de la famille et pour l'encadrer, la paroisse, affaiblie, à coup sûr, par l'affaiblissement du clergé, mais qui, dans les malheurs du temps, va remplir tant de fonctions supplétives. Aux Canadiens d'après 1760, reste encore, si je ne me trompe, la seigneurie, d'une bienfaisance diminuée, mais non totalement malfaisante, puisque un historien, M. Maurice Séguin, a vu, en elle, un barrage victorieux aux infiltrations de l'immigration britannique dans les petites sociétés rurales. Aux conquis il restera encore leurs lois civiles françaises, tout un ensemble de traditions, soutiens, forces malaisés à définir, mais où des formes de culture et toute une philosophie de la vie se pouvaient réfugier et figer pour durer. Enfin et surtout il leur restait l'Église, dont la haute présence, en ces années de malheur, n'a pas échappé aux historiens étrangers, en particulier à Parkman. A la dissémination protestante, l'Église opposerait l'unité de sa foi, le cadre du diocèse, et, malgré le conquérant, le rattachement à la grande famille du catholicisme universel, à la communion des saints, autre cadre nullement négligeable pour un peuple croyant. Pour rendre un autre et éminent service, l'Église allait ressaisir l'enseignement public, avec de pauvres moyens, je le veux bien, mais enseignement qui se révélerait assez vital pour renflouer le clergé, et ce qui était peut-être plus difficile, créer au petit peuple une nouvelle classe sociale, prête à prendre la succession de l'aristocratie seigneuriale en train de disparaître. Bref, il semblerait plutôt qu'après 1760 les Canadiens se sont vus refouler vers quelques-unes de leurs principales lignes de force. Et si aujourd'hui, en dépit des ef-

froyables misères qui ont pesé et qui pèsent encore sur sa vie, il existe, contre toute prévision, un Canada français, ne le devrait-il pas à ces cadres fragiles peut-être, mais tout de même résistants ? Mais alors pourquoi l'histoire arracherait-elle à l'indigence du vaincu ce qui a empêché cette indigence de lui être mortelle ?

Le plus grand malheur de la conquête, insinue enfin M. Frégault, serait que les Canadiens n'auraient pas compris l'étendue de leur malheur. Ils auraient été « lents à mesurer les répercussions de la défaite » (p. 457). Et parmi les responsables en l'affaire, se rangeraient les historiens. « Les historiens, il convient de l'avouer, ne nous aidaient guère » (p. 457). Dans la lignée des marchands d'illusions, ici mis en cause, l'Américain Parkman seul échappe et à grand'peine. M. Frégault n'accorde pas plus d'estime qu'il ne faut aux historiens ses prédécesseurs. C'est son droit. Je ne lui en fais pas grief. D'ailleurs, comme tous les milieux d'écrivains et d'artistes, le monde des historiens en est un où l'on s'excommunie facilement. Mais ces pauvres ouvriers de l'histoire qui ont travaillé comme ils ont pu et non comme ils auraient voulu, sont-ils tous de si grands coupables ? Ainsi, dans les abondantes « sources » et le long Index bibliographique de la *Guerre de la Conquête*, F.-X. Garneau n'a pas eu l'honneur d'un coup de chapeau. Pourtant le vieil historien a écrit ces lignes assez significatives :

Les Canadiens ressentaient déjà les malheurs de la domination étrangère. Les sacrifices qu'ils avaient faits n'étaient rien en comparaison des souffrances et des humiliations qui se préparaient pour eux et pour leur postérité. (5^e édition, II: 300-301). Rien d'étonnant qu'avec un pareil système d'oppression et de bouleversement, on ne tremblât de voir la victime abattue s'insurger de désespoir (305).

Je connais un autre historien qui, à propos du sort fait au Canada en 1760, a parlé de « catastrophe », a repris le mot de l'historien A. R. M. Lower: la conquête « type of slave ». C'est le même qui, encore à propos de la conquête et pour indiquer l'étendue de cette infortune pour un peuple, a écrit :

Seul, à vrai dire, parmi les importantes colonies de l'Europe sur le continent américain, le Canada aura subi la suprême épreuve.

Déjà, en 1919, le même historien, dans ses *Lendemain de conquête* (p. 13) insérait ces lignes :

La conquête anglaise survint qui arrêta brusquement cette croissance. Une secousse violente agita l'organisme de la jeune race. Quelques sources de sa vie s'en trouvèrent appauvries, d'autres entièrement tarries. Dans la destinée de notre peuple, ce fut une courbe soudaine, une épreuve qui prit les proportions d'une catastrophe.

Enfin, si l'on n'est pas fatigué de cette démonstration, ce fut le même historien et le premier, si je ne m'abuse, qui osa s'attaquer à la thèse sacro-sainte de la conquête anglaise « bien-fait providentiel » (*Notre Maître, le Passé*, III : 125-164). Sans doute, ces hommes d'hier n'ont pas transformé la conquête en drame eschyléen où un peuple vaincu n'aurait eu qu'à se laisser dévorer par les « noires filles de la Nuit ». Ou si l'on veut une image moins excessive, ils n'ont pas conçu le déroulement du Régime britannique sous l'aspect d'un lent et impitoyable affaiblissement du conquis, appauvri, démuné de toutes ses structures, et tout cela sans réaction qui vaille de sa part. Mais est-ce bien là l'unique vue de l'histoire, la seule admissible, la seule objective ? Il y a place, semble-t-il, au moins pour un doute.

* * *

A notre tour, n'exagérons rien toutefois. Et n'allons pas pour autant et pour des conclusions ou quelques expressions polémiques, inutilement déplaisantes, passer jugement trop sévère sur une œuvre d'un exceptionnel mérite.

J'arrête ici d'ailleurs ces observations. Et je n'oserais me les reprocher si elles devaient démontrer la parfaite liberté d'esprit qu'à l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, nous gardons les uns envers les autres. Au reste, M. Frégault, encore jeune, a le front ceint d'assez de bandelettes de lauriers verts pour endurer, sans se sentir diminué, que lui tombent sur la tête quelques grains de pluie et même quelques feuilles mortes. Il

lui a été donné de travailler en des conditions que nul historien canadien-français n'avait connues avant lui ; il a pu se livrer tôt à son métier, presque au lendemain de l'Université, et déjà fort bien équipé ; il a du talent, le goût du travail. A son propre foyer, il peut s'offrir une collaboration intime et compétente. De tout cela il use magnifiquement. Jusqu'ici, il s'était plutôt livré à la monographie ou à la biographie, genre hybride qui expose à compartimenter l'histoire et à fausser l'optique de l'historien. Pour cette fois, il a voulu embrasser plus large. La fresque est d'importance ; elle a du ton, de la couleur, elle est vigoureusement brossée. Sans conteste, et je ne fais nulle difficulté de l'admettre, *La Guerre de la Conquête* est un grand livre d'histoire.

Lionel GROULX, ptre